

## L'éclipse de la mort, de Robert Redeker

Date : 3 novembre 2017



C'est une stimulante réflexion sur la mort que le philosophe Robert Redeker nous offre avec son dernier essai [L'éclipse de la mort \(Desclée de Brouwer, septembre 2017\)](#). « Banale et mystérieuse » tout à la fois, la mort, horizon pourtant indépassable de la condition humaine, est désormais occultée dans nos sociétés contemporaines qui souhaiteraient se figer dans un éternel présent.

Enrichi de multiples références tant antiques que chrétiennes ou philosophiques, ce petit livre nous propose la vision du philosophe sur le sens de la mort et son occultation du monde contemporain. Il revient pour ce faire sur différents thèmes déjà évoqués dans ses précédents ouvrages (*Bienheureuse vieillesse*, *Egobody*, *Le soldat impossible*), dénonçant les dérives et délires de nos sociétés nihilistes rêvant de faire disparaître la détresse et la mort. La mort pourtant doit être considérée, selon Robert Redeker, comme la grande éducatrice des hommes, celle sans qui nous ne pourrions pas mener des vies dignes de ce nom.

**La mort occultée**



## L'éclipse de la mort, de Robert Redeker

La mort est aujourd'hui devenue invisible, disparaissant de notre existence collective, rejetée à l'extérieur des remparts de la cité, refoulée du monde des vivants. Dans une société en miettes, l'ensemble des rites communautaires et de la symbolique qui accompagnaient la mort ont aujourd'hui disparu. Enfouis, les rites funèbres qui accompagnaient les deuils, perdue la confrontation au Sauvage et à la Nature cruelle, oubliée la mort héroïque sous les orages d'acier. Autrefois événement public, la mort se retrouve désormais refoulée dans la sphère privée la plus intime.

Et pourtant, jamais les images de la mort n'ont été aussi présentes sur tous les écrans, s'étalant à travers divertissement et information — « ces deux mamelles de l'hébétude ». Cette profusion des images, considère le philosophe, désymbolise la mort, c'est-à-dire qu'elle la prive de sens, « la réduisant ainsi d'un univers à trois ou quatre dimensions (l'univers de la donation de sens) à un univers à deux dimensions, celui de l'écran ». L'irruption de la mort dans la cité sous la forme du terrorisme islamiste participe de cette désymbolisation. Les djihadistes qui disent « aimer la mort » la réduisent à une péripétie de jeu vidéo, s'inscrivant pleinement dans le spectacle de la modernité, confirmant que la mort ne veut plus rien dire pour eux.

Ce spectacle télévisuel de la mort ainsi mise en scène sur grand écran « vide le réel de la réalité et change le plein en vide », cette prolifération des images se conjuguant à une raréfaction du symbolique. Comme Nietzsche, Robert Redeker considère que « le désert croît », remplaçant un monde chargé de sens en ère du vide...

## **Le règne du « dernier homme »**

Et sous ce ciel désormais silencieux, privé de toutes valeurs spirituelles, l'unique préoccupation

individuelle comme collective de nos contemporains consiste à améliorer, sauvegarder, prolonger la vie réduite à sa seule dimension biologique et à la satisfaction de besoins matériels.

La mort n'est pas seule occultée, sa messagère la vieillesse doit être aussi refoulée. Fitness, jogging, viagra, botox et autre médecine réparatrice, à l'ère de l'*mo trottinettus*, le vieil Occident s'emplit de perpétuels jeunots qui se refusent à vieillir... Or « cette régénération, qui commence par les cosmétiques des dames entre deux âges mais dont l'aboutissement s'accomplit dans l'effacement de la mort, est l'ennemi de la génération, de la jeunesse du monde » estime Robert Redeker. Si Nietzsche craignait de voir se multiplier des générations d'enfants « aux cheveux gris », le philosophe s'inquiète davantage de cette vieillesse grimée en éternelle jeunesse faisant disparaître la vraie jeunesse, rompant la chaîne de la transmission, occultant la différence entre passé et présent, hypothéquant l'avenir.

Cette « parodie de l'immortalité » ne représente que la « continuation sempiternelle dans l'existence du corps de la jouissance ordinaire ». L'homme contemporain n'est plus réduit qu'à une sorte de « moi-corps », réduit à sa seule dimension biologique, « qui aurait oublié de mourir et dont le divertissement serait l'atmosphère et le but de l'existence », semblable au « dernier homme » de Nietzsche, « assoiffé d'une immortalité d'entrée de gamme que, par ailleurs, il ne mérite pas. »

## À l'ombre des tombeaux

« Tout commence par la fin » nous résume pourtant le philosophe, rappelant que les lieux d'inhumation constituent les premiers sanctuaires. « Inhumer, c'est humaniser », la tombe représentant le point de départ de l'humanité. Face à la nature qui veut l'oubli afin que les générations nouvelles puissent croître, la sépulture fait barrage, elle institue le souvenir et, au-delà du souvenir et de l'âme, considère que les restes humains déposés au sein de la terre sont dignes de rester. Outre que le culte des morts donne du sens à travers ses rites et ses symboles, Robert Redeker souligne les deux raisons, métaphysique et politique, qui motivent ce culte issu du fond des âges : il retient les morts dans l'humanité et permet le gouvernement des vivants par les morts.

Mais aujourd'hui, déplore l'écrivain, nous rêvons d'évoluer dans une société sans cadavres et sans ancêtres. Le développement de la crémation qu'il distingue des incinérations antiques illustre cette illusion. La crémation moderne transforme la mort en une abstraction vide, elle supprime le cadavre qui représente l'incarnation de la mort. Dans une perspective hygiéniste, Robert Redeker établit un parallèle entre crémation et euthanasie, cachant d'un voile pudique ce que nos contemporains s'emploient soigneusement à éviter : la douleur et la peur face à l'agonie et à la mort physique.

## La mort, notre mère

Mais alors, qu'est-ce que la mort ? Et bien, la mort comme simple événement biologique n'est rien, répond le philosophe. Elle est avant tout un sentiment purement humain, celui de « la peur

la plus haute ». Mais la peur de la mort humanise quand elle est conscience féconde, créatrice, de la mort et elle déshumanise quand nous la fuyons, l'oublions...

Selon Heidegger, l'homme est « l'être-au-devant-de-la-mort ». Il doit accepter la tragédie de l'existence, c'est-à-dire sa propre mort à venir, vécue comme une initiation : « la pensée anticipatrice de la mort fait découvrir à l'homme la valeur de la vie (...) la transformant en une aventure, une expédition. » Elle nous enseigne tout d'abord au renoncement au moi, ce « vain moi », cet ego méprisable tout à la fois boursoufflé et vide qu'il nous faut détruire pour libérer l'âme. En des mots qui ne sont pas sans rappeler la dernière lettre de Dominique Venner au jour de son sacrifice volontaire, Robert Redeker nous enseigne que c'est en sachant mourir que l'on saura vivre.

Face au règne du virtuel et du vide, même si elle est occultée, « la mort reste le réel, en ce qu'elle résiste au divertissement, représentant l'ultime refuge du sérieux de l'existence ».

Sans la mort, le temps n'est plus sensible, il n'est plus durée, il n'est plus que chiffres, nous figeant dans un éternel présent sans profondeur. C'est pourquoi le refus de la mort **annonce le règne des « inhéritiers » selon l'expression de Renaud Camus, car** « la mort est la condition ontologique *sine qua non* de l'héritage, de la transmission, de l'éducation ». Dans la grande roue des générations, pour laisser un héritage, il faut savoir mourir comme d'autres sont morts avant nous pour nous transmettre leur héritage. En mourant « nous donnons ce que nous fûmes, ce que nous avons aimé et par dessus-tout, ce dont nous avons hérité ». La mort est un don figurant « l'une des beautés les plus précieuses de l'existence ». Ainsi à travers elle, le tragique peut se faire éthique et esthétique.

Ce livre aussi bref que dense doit être lu et médité en ce mois des morts où nous entrons dans la saison sombre, aux jours où la lumière se fait basse et où l'on fleurit les tombes des aïeux. Ceux qui croient au ciel comme ceux qui n'y croient pas y trouveront matière à réflexion. A condition de refuser le monde de chimères que veulent créer des apprentis sorciers. A condition également de respecter et transmettre à notre tour, quand le jour viendra, l'héritage des ancêtres.

**Benoît Couëtoux du Tertre**